

LE DÉPART  
 POUR  
**LA GRÈCE.**

OU

L'EXPÉDITION DE LA MORÉE,

A-PROPOS-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

*De Louvetière*

PAR MM. EUGÈNE ET KAUFFMANN.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A LYON, SUR LE THÉÂTRE DES  
CÉLESTINS, LE 12 SEPTEMBRE 1828,

SOUS LA DIRECTION DE M. SINGIER.

---

 PRIX : 1 FRANC 50 CENTIMES.
 

---



LYON,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1828.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

MIRCOURT, sergent-major, fils d'un général. . . . .	M. PRUDENT.
LAGRENADE, caporal. . . . .	M. BARQUI.
FÉLIX, marin. . . . .	M. ÉMILE.
POLINY, officier grec. . . . .	M. ADAM.
DE VERNEUIL, colonel français. . . .	M. FÉLIX.
ISMAÏL. . . . .	M. <sup>lle</sup> FLORIVAL.
VICTOIRE. . . . .	M. <sup>me</sup> BARQUI.

Soldats. — Marins.

*La scène se passe aux environs de Toulon.*

---

IMPRIMERIE DE J.-M. BOURSY, RUE DE LA POULAILLERIE.

# LE DÉPART POUR LA GRÈCE,

A-PROPOS-VAUDEVILLE.

---

---

*Le théâtre représente le bord de la mer.*

---

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOIRE, POLINY <sup>1</sup>. (*Poliny est assis dans le fond  
au bord de la mer.*)

VICTOIRE.

Allons ! j'étais bien sûr de le trouver là ; toujours assis au bord de la mer , il semble attendre que quelque vaisseau lui apporte des nouvelles de la Grèce , de ce pays qu'il aime tant , et qu'il cherchera bientôt à revoir , du moins je le crains. (*A Poliny.*) Eh bien , M. Poliny , que faites-vous donc comme ça , planté en sentinelle sur la pointe de ce rocher ? vous avez l'air encore plus triste et plus rêveur que de coutume aujourd'hui.

POLINY.

Ah ! c'est vous , M.<sup>lle</sup> Victoire ; ne me blâmez pas du plaisir que je trouve en ces lieux ; il est bien naturel : séparé de mes frères , éloigné de ma patrie , chaque jour j'éprouve le besoin de venir m'asseoir sur ces bords ; l'œil fixé sur les flots qui m'ont apporté , je regarde cet horizon sans bornes , mon ame s'élançe au-delà de ses limites , je rêve la gloire et les malheurs de mes compatriotes , et quelquefois , m'abandonnant à une illusion bien chère , je crois entendre au loin les vents qui ont passé sur ma patrie m'apporter les cris de victoire des Hellènes.

---

(1) Les acteurs sont placés à la représentation dans l'ordre indiqué en tête de chaque scène , en prenant le n.<sup>o</sup> 1 à droite de l'acteur.

## VICTOIRE.

Allez, M. Poliny, ça viendra ces cris de victoire... ;  
votre cause est trop belle pour ne pas triompher. D'ail-  
leurs, vous savez combien nous le désirons ici.

## POLINY.

Je le sais, mes frères le savent, et nous vous en re-  
mercions tous... La France, du reste, ne s'est pas bornée  
à de stériles vœux, elle nous a aidés de son argent, de ses  
munitions, de ses héros.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Plus d'un soldat, orgueil de votre France,  
Vient sur nos bords moissonner des lauriers,  
Et de la Grèce embrassant la défense,  
Se joindre en frère à ses braves guerriers.  
Sur notre sol, ah ! vous pouvez m'en croire ;  
Les cœurs pour eux ne seront pas ingrats,  
Et de Maison nous joindrons la mémoire  
A celle de Léonidas.

## VICTOIRE.

C'est bien ça, M. Poliny ; quoique je ne sache pas ce  
que c'est que M. Léonidas, je suis sûre que c'est un luron.

POLINY (*souriant*).

Mais, oui, du moins on l'a toujours dit jusqu'à pré-  
sent ; et si jamais nous sommes libres, nous n'oublierons  
pas l'appui que vous nous avez prêté dans les jours mal-  
heureux, et le souvenir des bienfaits de la France ne  
sortira jamais de nos cœurs.

## VICTOIRE.

Ah ! dam' écoutez, c'est ben naturel ; il faut s'aider  
un peu dans le monde, surtout entre braves gens, et  
puis, les Français, les Grecs, tout ça se ressemble,  
voyez-vous, c'est pour ça qu'ils s'aiment.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

On dit qu' chez vous les femmes sont gentilles,  
Eu France aussi les femm' sont assez bien ;  
Vos soldats s' batt'nt pour défendre les filles ;  
Toujours les nôtr' s' montrèrent leur soutien.  
Chez vous, dit-on, les arts ont pris naissance,  
On les cultiv' chez nous avec succès.  
Enfin les Grecs aiment l'indépendance,  
Vous l' voyez bien, c'est comm' chez les Français.

( 5 )

POLINY.

La comparaison est honorable pour les deux nations.

VICTOIRE.

C'est possible.... Mais parlons un peu de vous, M. Poliny; comment allez-vous aujourd'hui?... Votre blessure...

POLINY.

De laquelle parlez-vous?

VICTOIRE.

Pardin'! de celle que vous avez reçue dans le dernier combat. Vous en avez donc plusieurs?

POLINY.

Oui, plusieurs....

*AIR de la Robe et des Bottes.*

Du guerrier ce sont les parures,  
Et par de nobles sentimens  
Nous courons après les blessures,  
Comme vous après les amans.  
Heureux par les destins propices  
Quand de tels vœux sont exaucés!  
En fait d'amans, en fait de cicatrices,  
Fille et soldat n'en ont jamais assez.

VICTOIRE.

Moi, j' ne voudrais avoir qu'un seul amant; ainsi, Monsieur, contentez-vous d'une blessure; il ne faut pas être exigeant.

POLINY.

Soyez tranquille, bonne Victoire, toutes celles que j'avais ont été bien guéries, grâce à vos soins.

VICTOIRE.

Ne parlons pas de cela.

POLINY.

Il m'est si doux de vous témoigner toute ma reconnaissance; grâce à vous, ce bras sera peut-être encore utile à ma patrie.... Mais, il me reste une grâce à vous demander.

VICTOIRE.

Laquelle?... Parlez, je n'ai rien à vous refuser.

POLINY (*montrant un fichu*).

Ce fichu que vous m'avez prêté pour soutenir mon bras, me permettez-vous de le garder?

VICTOIRE.

Comment, ce n'est que ça?... Ah! mon dieu, s'il vous fait plaisir, il est à vous.

POLINY.

Merci, Victoire, merci; je le conserverai toujours comme un souvenir de vos bienfaits.

AIR : *Sous le beau ciel de l'antique Ausionie.*

De ce tissu qu'en écharpe chérie  
Je vais placer aujourd'hui sur mon cœur,  
Ah! combien je vous remercie!  
Un tel présent doit me porter bonheur.  
A l'avenir, rappelant votre ouvrage,  
Ce doux trésor qui para la beauté,  
Va, s'il se peut, redoubler mon courage  
Pour la patrie et pour la liberté.

VICTOIRE.

Pourquoi attacher tant de prix à une action toute naturelle?

POLINY.

Que ne vous dois-je pas! Vous le savez, blessé grièvement dans le dernier combat que nous avons livré aux oppresseurs de mon pays, je venais avec ma sœur Ismail d'échapper au massacre, en nous jettant dans un canot. Nous allions périr peut-être, lorsque nous fûmes recueillis sur un des bâtimens vainqueurs à Navarin; votre frère, brave marin qui faisait partie de l'équipage, sembla s'attacher à nous, et nous prodigua tous les soins de la plus généreuse amitié.

VICTOIRE.

Il n'y a pas grand mérite à secourir des malheureux, c'est si doux!

POLINY.

Hélas! pourquoi tout le monde ne pense-t-il pas comme vous?... Enfin, le vaisseau que nous montions, gravement endommagé dans le combat, eut besoin de revenir en France. Ne pouvant rejoindre mes frères d'armes, je res-

taï à bord. A peine débarqués, Félix nous confia à vos soins... Que d'égards, que de bontés vous avez eus pour nous !

VICTOIRE.

Je le devais, vous étiez les amis de mon frère.

POLINY.

Vous avez conservé un défenseur à mon pays, je m'en souviendrai sous les murs de Scio.

VICTOIRE.

Quoi ! vous allez partir... déjà...

POLINY.

Oui, il le faut. Le vaisseau qui nous apporta est réparé ; aujourd'hui peut-être votre frère viendra nous chercher pour nous conduire à bord. Je suis grec, et je me dois tout entier à la défense de ma patrie... Mais tenez... voici ma sœur...

## SCÈNE II.

POLINY, ISMAIL (*accourant*), VICTOIRE.

ISMAÏL.

Mon frère!... mon frère!... on aperçoit au loin le vaisseau qui vient nous chercher.

POLINY.

O bonheur ! je pourrai donc bientôt combattre.

ISMAÏL.

Chère Victoire, tu vas revoir ton frère...

VICTOIRE.

AIR *des Amazones.*

De ce bonheur savourant l'espérance  
Auprès de lui tout mon cœur vol' déjà ;  
Mais bientôt, pleurant son absence,  
J'aurai beau m' plaindre, il ne sera plus là ;  
Et l' bon Dieu seul sait quand il reviendra.  
N' m'envi' pas une douceur passagère,  
Va, ton bonheur est plus grand que le mien ;  
En l'embrassant je vais perdre mon frère,  
Et toi tu vas partir avec le tien.

ISMAÏL.

Oui, mais si j'allais le voir périr près de moi dans cette fatale guerre.

POLINY.

Qu'importent de vaines terreurs ! N'es-tu pas fille des Grecs ; ne sais-tu plus que quand le devoir parle, un soldat ne doit qu'obéir?... Pardon si je t'afflige, chère Ismaïl, le ciel fera triompher la bonne cause, et la croix des Hellènes l'emportera sur le croissant des impies.... Reste ici, ma bonne sœur, j'ai encore quelques ordres à donner au village; sois la première à saluer notre ami, notre libérateur; le brave Félix aura du plaisir à te revoir. Moi, je vais tout préparer pour notre départ... Aimable Victoire, j'aurai encore besoin de vos soins.

VICTOIRE.

Oh ! avec plaisir, ne m'épargerez pas ; je me mets à vos ordres, et je vous suis... Adieu, Ismaïl, adieu ; nous allons revenir tout de suite.

POLINY.

*AIR des Blouses.*

Sur ce rivage au sauveur de ton frère  
A son retour témoigne nos désirs,  
Et que bientôt vers la rive étrangère  
Notre vaisseau cingle au gré des zéphirs.  
Je suis heureux si la Grèce est sauvée,  
Pourtant mon cœur, qui, je le sens trop tard,  
Battait de joie au jour de l'arrivée,  
Va se briser au moment du départ.

ENSEMBLE.

Sur ce rivage, etc.

( *Poliny et Victoire sortent.* )

### SCÈNE III.

ISMAIL, *seul.*

Hélas ! nous allons donc partir ; je n'ai pas osé témoigner à mon frère tous les regrets que j'éprouve : il m'eût blâmé peut-être. Le cœur d'un soldat connaît mieux la voie de la patrie que celle de l'amour... Je vais donc la revoir, cette patrie qui m'est aussi chère qu'à lui ; mais hélas ! reverrai-je encore ma mère ?... N'aura-t-elle pas péri sous

le glaive du Musulman?... Aurai-je moi-même la force de quitter cette France, à laquelle désormais m'attachent tant de souvenirs, et, j'ose à peine l'avouer, tant d'amour?... Oui, j'aime et je sens que c'est pour la vie. A mon arrivée ici je souffrais, j'étais malheureuse; un soldat français vint partager mes douleurs, vint souffrir avec moi; depuis long-temps j'étais habituée à voir ses compatriotes comme des amis. Je n'osai le repousser, le ciel et mon cœur firent le reste.

*AIR de la romance de Teniers.*

Il me parla de ma patrie,  
Il s'attendrit sur nos malheurs,  
Ranima mon âme flétrie,  
Avec moi répandit des pleurs.  
En l'écoutant, pauvre exilée,  
A l'espoir je rouvris mon cœur;  
On est si vite consolée,  
En aimant le consolateur.

Il m'aime aussi... il me l'a juré, et je suis sûre qu'il ne m'a pas trompée. Tout entiers au bonheur de nous voir chaque jour, nous n'avons pas encore osé prévoir l'ins tant fatal qui devait nous séparer. Pauvre Mircourt, quel dieu protecteur nous réunira?... Mais quelqu'un s'avance... Eh! c'est Lagrenade... Lui aussi semble s'être attaché à moi. Je le rencontre partout, partout il me suit, il me regarde, et ses yeux seuls me disent ce que sa bouche n'ose prononcer...

## SCÈNE IV.

LAGRENADE, ISMAIL.

LAGRENADE (*en arrivant*).

*AIR du Solitaire.*

Qui dresse à l'exercice  
Les jeunes voltigeurs,  
A la salle de police  
Qui met les tapageurs?  
Dans son amour extrême  
Toujours sentimental,  
Avec celle qu'il aime  
Qui dans l' mieux au bal?...  
C'est du vingt-sixième  
Le joli caporal,  
Qui n'aura point d'égal;  
Le joli, le joli caporal.

Ah ! vous v'là , mamselle la grecque , je suis bien aise de vous trouver ; j'ai quelque chose à vous dire.

ISMAÏL.

Parlez , mon ami.

LAGRENADE,

Oui , votre ami , c'est ça , je le suis , je le serai toujours.... Depuis que je vous ai vue , je ne suis plus le même.... Mais vous , Mademoiselle , pourquoi que vous êtes toujours triste ; ça me rend triste aussi , et ça me fait mal.

ISMAÏL.

Vous êtes trop bon , Lagrenade , de vous intéresser si vivement au sort d'une malheureuse étrangère.

LAGRENADE.

Ce n'est pas ça . Tenez , mamselle Ismaïl , vous êtes une bonne fille ; je vas vous parler franchement , parce que je suis aussi un bon garçon tout de même . Je suis pas un malin relativement à l'esprit , c'est vrai ; mais il y a de ça ( *montrant son cœur* ) , et je sens que si vous vouliez je vous aimerais furieusement .

*Air de Calpigi.*

Aussitôt que je vous regarde ,  
C'est comm' si je prenais ma garde ,  
Et je sens là-d'dans chaque jour  
Un roul'ment plus fort qu' le tambour .  
Quand d'un cœur on s' rend si vit' maitre ,  
Mamselle , on doit le fair' connaître.....  
C'est ben l' moins d' dire , entre nous :  
Sentinell' , prenez garde à vous !

ISMAÏL.

Mes yeux ont sans doute beaucoup moins de pouvoir que vous ne leur en supposez ; mais , dans le cas même où vous m'aimeriez , il me serait impossible de partager vos sentiments.... Je suis malheureuse... , je suis pauvre... , et...

LAGRENADE.

Vous êtes malheureuse , eh bien , tant mieux , ça me donnera le plaisir de vous consoler , et ça sera une occupation.... Vous êtes pauvre.... ; je pourrai pas vous faire bien riche , parce que , voyez-vous , un caporal c'est pas un officier payeur , c'est pas callé.... Mais c'est égal , je

suis sûr que vous serez heureuse tout de même avec moi... J'ai un oncle qui vient de mourir , et qui m'a laissé une quinzaine de mille francs ; j'ai plus que cinq mois et onze jours à faire , et je redoublerai pas ; vous irez passer ce temps-là auprès de ma mère ; en venant de ma part , vous êtes sûre d'être bien reçue. C'est pas une grande dame , ma mère , mais c'est un bon enfant de femme tout de même ; elle m'a toujours envoyé pour boire quand les autres étaient pas au poste ; elle vous aimera pour moi jusqu'à mon retour , et alors nous nous marierons indéfiniment.

ISMAÏL.

Je suis sensible à ce que vous me dites , M. Lagrenade , mais il m'est impossible d'accepter. Éloignée de ma patrie...

LAGRENADE.

Ah ! oui , la patrie c'est bien beau , mais le cœur bat quelquefois loin de son pays , et on peut être heureux tout de même. D'abord je vous suivrais partout , moi...

AIR ; *A soixante ans.*

Si vous voulez qu' je quitte ma patrie ,  
J'irai , mamsell' , vous aimer au Pérou ;  
J' vous ador'rai dans l' fin fonds de l'Asie ,  
J' suis mém' dans l' cas de brûler à Moscou.  
Dans l'Archipel j'irai monter la garde ,  
Et s'il le faut , tant mon cœur est épris ,  
Comme un chinois en Chine je vous suis ;  
Car je sens là , mamsell' , quand j' vous regarde ,  
Qu' le sentiment est de tous les pays.

ISMAÏL.

La patrie ne doit jamais s'oublier , M. Lagrenade...

LAGRENADE.

Je le pense bien , mais qui sait , cette patrie que vous regrettez tant , peut-être ben qu'avant qu'il soit longtemps elle sera plus embarrassée de ces damnés Turcs.

ISMAÏL.

Que voulez-vous dire ?

LAGRENADE.

Il y a quelque chose qui bout dans la marmite. Je ne suis pas un malin , je vous l'ai dit , mais j'ai des oreilles ,

et j'entends... Ce matin, je me promenais avec mon capitaine, un bon enfant tout de même, pas fier... le colonel est venu, je me suis effacé un peu, mais j'entendais tout d' même. « Colonel, que disait le capitaine, cette guerre-là sera avantageuse tout de même, parce que, voyez-vous, colonel, les soldats français c'est des fameux troupiers; ils boudent pas plus à la mitraille qu'à la gamelle, ils se battent bien, tout le monde le sait, et les Turcs en sont de tout le monde. Ils gagneront de la gloire dans cette guerre; et partout où qu'il y a de la gloire, il y a de l'avantage.

ISMAÏL.

Mais tout cela ne prouve pas que la Grèce soit sur le point d'être délivrée, mon pauvre Lagrenade; la France peut faire la guerre à tout le monde.....

LAGRENADE.

Comme vous dites, à tout le monde... elle l'a prouvé. Mais c'est égal, on parlait de vous, j'en suis sûr; je ne suis pas fin en politique, mais j'ai compris tout de même, parce qu'il dit, dit-il le capitaine, ces gens-là ils sont malheureux... malheureux, c'est ben vous; ils sont braves... braves, c'est ben encore vous; ainsi la guerre, les massacres, il faut que tout ça finisse... Il me faisait plaisir à entendre le capitaine... et je vous dis qu'avant peu la Grèce aura de nos nouvelles.

*AIR du vaudeville du Premier Prix.*

Nous combattons et, j' vous le parie,  
Notre courag' triomphera;  
Vous verrez renaître votre patrie,  
Elle veut être libre, elle le sera!  
L'Égypte encore se rappelle  
Que nos anciens ne boudaient pas,  
Et nous vous prouverons, mamselle,  
Qu' les enfans val'nt bien les papas.

ISMAÏL.

Que le ciel puisse vous entendre! mais l'intérêt que vous me témoignez mérite toute ma confiance... Il m'est pénible de vous affliger, mais je le dois; si mon cœur était libre, tant de bonté l'aurait peut-être touché, mais il ne l'est plus...

LAGRENADE.

Ah! j'entends! vous aimez déjà quelqu'un, et il n'y a

pas place pour deux. C'est un malheur ; j'attendrai pour monter en grade que les rangs soient éclaircis.

ISMAÏL.

Vous ne m'en voulez pas , n'est-il pas vrai ?

LAGRENADE.

Pourquoi donc que je vous en voudrais ! le cœur manque souvent à l'appel sans qu'on s'en doute ; on n'est pas maître de ça. Promettez-moi seulement le n.º deux ; je vous aime trop pour ne pas vous quitter tout de suite : je ne veux pas vous contrarier... je vous offrerais mon cœur et ma main , parce que je ne savais pas que vous aviez une inclination... Mais avez-vous des espérances au moins ?

ISMAÏL.

L'amour espère toujours !

LAGRENADE.

C'est vrai ; j'ai vu ça par moi-même... ; mais je devine le malin qu'a été plus heureux que moi. Depuis quelque temps je me suis aperçu que mon major était souvent avec vous : respect à mon chef , la subordination le veut ; mais c'est égal , si jamais il était ingrat , rappelez-vous que Lagrenade vous aimera toujours tout de même , vous avez qu'à le redemander , il manquera pas au contre-appel.....

ISMAÏL.

Croyez bien que mon amitié vous est acquise pour la vie.....

LAGRENADE.

Vot' amitié... ah ! mamselle , comme ce mot-là me fait de bien ! ça me fera prendre patience. Mais j'aperçois justement mon major qui vient de ce côté , ça lui ferait peut-être de la peine de me voir près de vous..... Je m'évapore..... Au revoir , mamselle... Il faut pas ombrager son chef.

ISMAÏL.

Adieu mon ami ! ( *Lagrenade sort.* )

SCÈNE V.

ISMAIL, MIRCOURT.

MIRCOURT.

Bon jour , ma chère Ismail.

ISMAÏL.

Eh ! viens donc , mon ami !

MIRCOURT.

Je t'ai fait bien attendre.

ISMAÏL.

En te voyant , je ne m'en souviens plus :

MIRCOURT.

Toujours aimable , toujours bonne... Que faisais-tu là pendant mon absence ?

ISMAÏL.

Je t'attendais... je rêvais à toi... je regardais ces flots qui nous séparaient naguères... je me figurais revenant vers toi après quelques semaines d'absence , et je me disais :

AIR : *Entends-tu la gondole ?*

Vogue , douce nacelle ,  
Au gré de mon désir ;  
Près d'un amant fidelle  
Je voudrais revenir.  
Sur la terre de France  
Il fut mon seul appui ,  
Et depuis lors je pense ,  
Je pense ,  
Je ne pense qu'à lui !

Aux champs de l'Hellénie  
J'emportai mon amour ;  
Son image chérie  
Me suit la nuit , le jour.  
Vers les rives de France  
Je vogue sans effroi ;  
Car mon ami , je pense ,  
Je pense ,  
Pense toujours à moi.

MIRCOURT.

Oh ! oui toujours... toujours à toi !...

ISMAÏL.

Il me semblait que j'arrivais, je te cherchais et je ne te voyais pas.....

MIRCOURT.

Adorable Ismaïl !

ISMAÏL.

Ah ! j'oubliais... car je dois tout te dire..... J'avais un consolateur.

MIRCOURT.

Comment ? un consolateur ?

ISMAÏL.

Oui, un soldat; c'est-à-dire un caporal qui m'a dit qu'il m'aimait, et que, si je voulais, il m'offrirait et sa main et son cœur.

MIRCOURT.

Et quel est l'audacieux ?

ISMAÏL.

Allons, allons, je t'en prie, pas de colère. Il n'est pas dangereux; c'est ce bon petit diable de Lagrenade.....

MIRCOURT.

Ah ! ah ! pour celui-là je te le passe ; un vrai conscrit de 1828. Est-ce que ça s'entend à faire la cour à une femme ? Est-ce que ça sait aimer ?

ISMAÏL.

Pourquoi pas, ça s'apprend si vite...

MIRCOURT.

Auprès de toi, c'est vrai... Mais il a dû bien t'ennuyer...

ISMAÏL.

On n'ennuye jamais une femme en lui disant qu'on l'aime... Mais sois tranquille... ton image est-là ( *montrant son cœur* ) et personne ne pourrait l'en arracher.

MIRCOURT.

Généreuse Ismaïl, moi aussi je t'ai donné mon cœur ; quelques mois encore, et, tout-à-fait libre, je pourrai te nommer ma femme. Alors nous nous fixerons au hameau qui m'a vu naître ; je déposerai ce glaive que je

dois plus tard confier à mes enfans, car je veux qu'ils soient soldats comme moi... Je reprendrai le soc de mes pères, et j'aurai payé ma dette à la patrie... Ma famille t'accueillera, tous les cœurs voleront au-devant du tien, et ton époux, attentif à prévenir tes moindres désirs, mettra son bonheur et sa gloire à te faire oublier les malheurs qui t'accablèrent dans ta triste patrie.

ISMAÏL.

Ma patrie ! ah malheureux qu'as-tu fait ? je l'oubliais près de toi... pourquoi me l'as-tu rappelée ?

MIRCOURT.

Que veux-tu dire ?

ISMAÏL.

Regarde ce vaisseau...

MIRCOURT.

Eh bien ?

ISMAÏL.

C'est un vaisseau de Navarin !

MIRCOURT.

Que veut-il ?... que vient-il chercher ?

ISMAÏL.

Moi !

MIRCOURT.

Qui te l'a dit ?...

ISMAÏL.

Vois ces canots qui s'approchent déjà du rivage... c'est le brave Félix !

MIRCOURT.

Et tu voudrais partir ?...

ISMAÏL.

Mon frère se doit à son pays... Il serait indigne des bienfaits de la France, s'il ne consacrait pas à sa patrie la vie que les Français lui ont sauvée.

MIRCOURT.

Eh bien ! qu'il parte seul... Mais toi, Ismaïl... pourquoi t'exposerait-il à de nouveaux dangers ?... s'il allait succomber sous le cimeterre du musulman !... Si toi-même,

traînée en esclavage, tu devais un jour grossir la foule des victimes qui peuplent le harem !... ah ! cette pensée déchire mon âme....

ISMAÏL.

Et si mon frère était blessé, qui le soignerait ? qui veillerait sur ses jours ?... J'en appelle à ton cœur, Mircourt ; tu as une sœur aussi, l'abandonnerais-tu sur une terre étrangère ?

MIRCOURT.

Arrête !... Qu'oses-tu dire ?

*AIR du vaudeville des Limites.*

Nous aimons à vous accueillir,  
Enfans de l'antique Hellénie ;  
S'il le faut, nous saurons mourir  
Pour reléver votre patrie.  
Vous êtes frères des Français  
Par les arts et par la vaillance ;  
Les fils de la Grèce jamais  
Ne seront étrangers en France. (*bis.*)

Ta patrie n'est-elle pas où je suis ?

ISMAÏL.

La tienne n'est-elle pas où je vais ?

## SCÈNE VI.

ISMAIL, POLINY (*restant dans le fond*), MIRCOURT.

POLINY.

Qu'entends-je ?...

MIRCOURT (*à Ismail.*)

Oui, c'est à moi de te suivre ; je veillerai sur toi, je te défendrai !... Je pars !... Mais, hélas ! cet habit ne me dit-il pas que je ne suis pas libre d'obéir à mon cœur ?

ISMAÏL.

Fatale vérité !... Mais, dis-moi, Mircourt, depuis long-temps tu sers ton pays ; il est en paix, et assez de braves assurent sa tranquillité.... Si tu voulais partir....

MIRCOURT.

Que dis-tu ? je dois encore six mois à mon drapeau.



ISMAÏL.

Tu viens de me faire sentir qu'il m'est impossible de me séparer de toi... Si tu m'aimes, comme tu me le dis, ne pourrais-tu pas, échappant à tous les regards, t'embarquer ce soir avec nous, avec ton Ismaïl?... Félix, j'en suis sûre, protégerait ton départ...

MIRCOURT.

Qu'oses-tu demander?... Je ne puis..., je ne puis te résister! en vain le devoir parle, l'amour plus puissant mille fois....

POLINY (*se montrant*).

Arrête, malheureux !

AIR : *Non, non, jamais aucune femme.*

L'honneur est la seule barrière  
Qu'un Français ne saurait franchir.  
En vain sur la terre étrangère  
Tu vois des lauriers à cueillir.  
A l'honneur cède la victoire,  
Car un soldat, quand il a déserté,  
N'est plus digne, aux jours de la gloire,  
De mourir pour la liberté. (*bis.*)

Ismaïl, le devoir t'ordonne de partir; Mircourt, l'honneur te commande de rester... Vous aurez tous les deux le courage d'obéir. Mais avant tout, Mircourt, mets la main sur ton cœur, et dis-moi s'il est pur et sans tache...

MIRCOURT.

Explique-toi !

POLINY.

Ismaïl est étrangère; tout la rappelle vers sa patrie, et quand elle devrait saluer de cris d'allégresse ce vaisseau qui déjà l'a sauvée de la mort, ce vaisseau qui va la rendre à sa famille et au ciel qui l'a vue naître, pourquoi ne fait-elle que verser des pleurs ?

MIRCOURT.

C'est qu'il est un sentiment devant lequel s'effacent tous les autres, et l'amour même de la patrie.

POLINY.

Ne m'aurais-tu donc accueilli que pour la séduire ?

ISMAÏL (*se plaçant entre eux*).

Arrête, mon frère, et n'outrage pas le plus généreux des hommes par un injuste soupçon. Non, il ne m'a point séduite... J'étais malheureuse, il me consola; j'avais besoin d'épancher ma douleur dans une ame digne de la comprendre, la sienne s'ouvrit pour la partager; son cœur vola au-devant du mien, et j'en acceptai l'hommage avec reconnaissance. Que ne lui devons-nous pas? Ses généreux compatriotes nous avaient accueillis, ils avaient assuré notre existence; mais inconnus, exilés sur cette terre hospitalière, chaque jour faisais naître des besoins que l'on n'avait pas prévus... J'aurais souffert en implorant la pitié des hommes, mais j'ai pu sans rougir accepter les bienfaits d'un ami.

POLINY.

Malheureuse, qu'as-tu fait?

ISMAÏL.

Rassure-toi; je n'ai point manqué à l'honneur. Il m'aimait trop pour vouloir ma honte. Il a su respecter celle qu'il chérissait; il a voulu qu'elle pût sans crime se présenter à l'autel où doit être bénie notre union; et Ismaïl, prête à quitter la France, est encore la vierge d'Athènes.

POLINY (*à Mircourt*).

Eh bien, embrasse donc ton frère!

MIRCOURT.

Oui, mon frère. (*Ils s'embrassent.*)

POLINY.

Mircourt, je t'aimais hier, je t'admire aujourd'hui. Je n'ai pas besoin de te tracer ton devoir. Tu es soldat, tu es français, l'honneur est le premier besoin de ta nation, l'amour ne t'avilira pas... Tu n'es pas quitte encore envers ta patrie... Si tu pouvais l'oublier, Ismaïl te le rappellerait. Nous allons partir...

ISMAÏL.

Grand dieu! déjà!...

POLINY.

Ceux qui combattent sous les murs de Scio ne doivent ni périr ni triompher sans moi.

MIRCOURT.

Ils triompheront, sois en sûr, car le ciel et la France sont pour eux. Ismaïl, le temps bientôt me rendra libre, sans avoir pu altérer mon amour. Cette mer qui va nous séparer ne sera point un obstacle, et tu me reverras à tes pieds... je le jure !

POLINY.

Viens alors au milieu de nous... , viens défendre la Grèce ; mais songe que ce n'est qu'après avoir combattu que tu pourras obtenir la main d'Ismaïl. Une jeune grecque ne peut couronner qu'un défenseur de sa patrie.

MIRCOURT.

Les combats ne m'effrayent pas... tu me verras sous les murs de Tripolizza.

ISMAÏL.

J'y compte... mais...

AIR du final du 2.<sup>me</sup> acte du *Hussard de Felsheim*.

ISMAÏL.

POLINY.

Aperçois au loin les canots. J'aperçois au loin les canots.  
Ils sillonnent les flots.

ISMAÏL.

Livrons nos cœurs à l'espérance,  
On vient nous chercher, je le pense.

MIRCOURT.

Hélas ! pour moi plus d'espérance,  
Ismaïl va quitter la France.

POLINY.

Attendous (*bis*) en silence ;

MIRCOURT.

Dans mon cœur pour toujours ton amour va rester,  
Mais laisse-moi la force au moins de te quitter.

Adieu, femme chérie,  
Vole vers ta patrie.

L'amour est dans mon cœur,  
Et loin de toi je mourrai de douleur.

Aime-moi. (*bis*.)

ISMAÏL.

Je jure par l'honneur  
D'aimer toute la vie.

MIRCOURT.

Tu m'aimeras.

ISMAÏL.

Jusqu'au trépas.

POLINY.

Mon cher ami,  
Silence, silence, car les voici.

ENSEMBLE.

Oui, de la Grèce et de la France  
Nous allons voir s'unir les pavillons,  
Et, malgré les maux de l'absence,  
Un jour nous nous retrouverons.

MIRCOURT.

Mais sur une terre étrangère,  
Garderas-tu toujours mon souvenir?  
Oui, si je cessais de te plaire,  
Je sens qu'il me faudrait mourir.

ISMAÏL.

Je te répons de ma constance,  
Mon cœur est à toi pour jamais,  
Oui, pour jamais.

POLINY.

Peut-on oublier tes bienfaits?  
Compte sur ma reconnaissance,  
(*Montrant Ismaïl*) Oui, son cœur t'a payé d'avance.  
Il est à toi,

ISMAÏL.

Oui, tout à toi,  
Et par l'amour (*bis.*)

Je le sens à la fin enchainé sans retour.

POLINY.

Mais silence,  
Car on s'avance,  
Partons!

ISMAÏL.

Partons!

MIRCOURT.

Partons!

ENSEMBLE.

Oui, de la Grèce et de la France.  
Nous allons voir s'unir les pavillons,  
Et malgré les maux de l'absence  
Un jour nous nous retrouverons.  
Adieu! adieu! adieu!

ISMAÏL.

Adieu, Mircourt, adieu, mais que ce ne soit pas pour  
toujours!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOIRE, LAGRENADE, SOLDATS.  
(*Les chaloupes sont arrivées à bord.*)

VICTOIRE.

Les voilà!... les voilà!... Félix, mon frère!

TOUS.

Vivent les vainqueurs de Navarin!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FÉLIX, MARINS (*débarquant*).

FÉLIX (*dans le fond, sur sa chaloupe*).

Mes amis, nous avons juré d'affranchir la Grèce, la victoire a promis de nous être fidèle; nous tiendrons tous nos sermens. (*Il saute à terre.*)

VICTOIRE (*l'embrassant*).

Mon frère!... mon brave Félix!

MIRCOURT.

Tu t'es donc bien battu?

FÉLIX.

Je t'en réponds, et le brave amiral de Rigny nous a donné l'exemple.

LAGRENADE.

Conte-nous donc ça.

FÉLIX.

Ah dam! nous autres marins, nous n'avons pas beaucoup à dire. On nous tire dessus, nous ripostons et de bas-bord et de tribord, ce n'est pas long, et le champ de bataille ensevelit tout. Ensuite ce que je sais bien, c'est que.....

AIR de *Marianne*.

Nous arrivons sur une plage  
Dont l' beau soleil réchauff nos cœurs;  
Nous croyons voir sur le rivage  
Et nos maîtresses et nos sœurs.  
Fraîches, gentilles,  
Cent jeunes filles  
Jettaient vers nous des regards éperdus.  
L'amour ordonne,  
Le canou tonne,  
Nous combattons, et les Turcs ne sont plus.  
Mill' sabords! ces rives lointaines  
Applaudissaient trois peupl's rivaux,  
Combattant sous les mên's drapeaux  
Pour le salut d'Athènes. (*bis.*)

MIRCOURT.

Soldats, nos frères ont commencé à Navarin l'affranchissement de la Grèce, c'est à nous de l'achever. Une expédition se prépare pour la Morée; il y a de la gloire à

conquérir, la France devait donner le signal, elle l'a fait; courons tous vers notre colonel, et demandons-lui de nous permettre de partir. Qu'importe le lieu de notre garnison! partout où il se trouve des lauriers à moissonner, les enfans de la France en réclament leur part.

TOUS.

Oui! oui! allons trouver le colonel.

MIRÇOURT.

J'étais sûr que vous partageriez mon enthousiasme, mes amis; partons..... Viens, Ismaïl, viens solliciter avec nous; viens plaider ta cause, la cause de la justice et de l'humanité, ta présence en dira plus que tous nos discours... viens...

ISMAÏL.

Je me livre à une si douce espérance... (*Ils sortent.*)

## SCÈNE IX.

LAGRENADE, VICTOIRE, FÉLIX, POLINY.

FÉLIX.

Voilà bien les vieux troupiers, tous braves!

LAGRENADE.

Et les jeunes aussi.

FÉLIX.

Oui, les jeunes aussi... tous les troupiers français. L'âge n'y fait rien, c'est dans le sang ça. Mais pourquoi donc que tu ne vas pas aussi trouver le colonel, toi?

VICTOIRE.

Ah! M. Lagrenade; vous m'étonnez...

POLINY.

Pourquoi lui en faire un reproche, si telle n'est pas son intention?...

VICTOIRE.

Je vous croyais plus brave que ça. Abandonner le poste au moment du danger, et pour une si belle cause encore, ça n'est pas bien...

LAGRENADE.

Et qui est-ce qui vous a dit que je voulais donner ma démission?... écoutez, mamselle, c'est mon intention d'aller

en Grèce, mais je vas pas trouver le colonel, parce que je suis pas fort à l'égard du discours. Je laisse parler les plus habiles, mais quand il faudra se taper, je serai-là comme les autres, d'aplomb, et c'est égal, voyez-vous, s'ils vont en Grèce j'y irai tout de même.

VICTOIRE.

A la bonne heure donc !... je disais aussi...

LAGRENADE.

Et puis, voyez-vous, moi j'ai des idées, j'aime les filles grecques... c'est des belles femmes tout de même. (*A part.*) Mamselle Ismaïl ne me voit pas d'un mauvais œil, si mon major est tué, j'hérite de la belle femme, et voilà. (*Haut.*) Si j'en crois mon pressentiment, les Grecs gagneront leur cause, parce que, comme je disais ce matin, il y a quelque chose qui se mitonne dans le pot au feu... Je dois pas m'expliquer tout-à-fait, mais suffit, ils gagneront leur cause tout de même.

VICTOIRE.

Sans doute ils la gagneront ; le motif qui va armer la France est si beau.

POLINY.

Puissent vos nobles espérances s'accomplir bientôt, bonne Victoire.

VICTOIRE.

J'aime à le penser.

LAGRENADE.

Et moi j'en suis sûr ; parce que, voyez-vous, j'ai entendu les gros bonnets du régiment qui disaient comme ça qu'il fallait que les Turcs soient enfoncés à cause de l'Europe et de l'équilibre. Vous comprenez peut-être pas vous autres ce que c'est que l'équilibre de l'Europe. Je vas tâcher de vous expliquer ça...

FÉLIX.

Toi, blanc-bec !

LAGRENADE.

Eh ! oui moi, tout de même... écoutez bien... Figurez-vous là, six bons gaillards... non, huit bons gaillards assis autour d'une table ronde, oùs-qu'il y a dessus un bon gâteau... un fameux gâteau, un gâteau de Savoie, quoi !... On fait la part à chacun, v'la l'équilibre... Mais il y en a toujours

qu'ont meilleur appétit que les autres, et v'là qu'un gros grand grenadier dit comme ça à un petit voltigeur : dis donc, Fanfan, t'es plus petit que moi, t'en dois pas tant avoir, et crac il en coupe un morceau à l'autre, et le met de son côté. Le voltigeur qu'a du courage dit : c'est pas ça, c'est des bêtises ! rend-moi mon morceau ! Le grenadier ne veut pas, le voltigeur lui donne un coup de coude, le grenadier riposte par un coup de poingt, on se bouscule, et il y a plus d'équilibre. Mais v'là les autres malins qui se lèvent comme ça et qui disent : c'est pas juste, il est autant que toi, rends-lui son morceau, rends-le lui, ou nous te tombons tous dessus. Sept contre un, ça ne va pas, le grenadier rend le morceau, l'équilibre est rétabli, et v'là ce que c'est !

VICTOIRE.

Ah ! ah ! ah ! est-il bon enfant M. Lagrenade avec son équilibre ? Qu'est-ce donc qu'il y a de commun entre les Turcs et le gâteau de Savoie ?

LAGRENADE.

Mamselle Victoire, vous êtes une bonne fille, mais vous êtes pas à la hauteur de la chose.... L'équilibre, ça vous regarde pas... Le gâteau de Savoie, c'est le monde ; le grenadier, c'est les Turcs ; le voltigeur, c'est les Grecs ; on leur a pris leur part, c'est pas délicat ; les malins, c'est la France, la Russie et l'Angleterre, ils veulent ce qui est juste, ils entendent que chacun mange son morceau en paix et en liberté, et voilà pourquoi les Turcs ont été brossés à Navarin.

POLINY.

Pas mal, pas mal du tout, mon petit caporal.

FÉLIX.

Il a plus d'esprit qu'il n'est gros, le camarade.

VICTOIRE.

Mais dites-moi donc, M. Lagrenade ? pourquoi que les Turcs ont pris le gâteau des Grecs ?

LAGRENADE.

Là-dessus, mamselle, serviteur... j'ai jamais bien pu comprendre ça, parce que, voyez-vous, je suis pas ferré sur l'histoire romaine. Mais quand même je le saurais, je vous demanderais la permission de ne pas vous l'expliquer.

La politique, c'est pas du ressort des femmes; raccommo-  
der les guêtres, blanchir le fourniment, et soigner les mio-  
ches quand il y en a, voilà leur consigne à elles, mais  
point de politique... pas ce qui m'entrerait dans l'œil, ça  
ne vaut rien pour le sexe aimable dont elles font partie...  
ainsi motus généralement sur ce chapitre.

POLINY.

En effet...

AIR : *Muse des bois.*

Sexe créé pour embellir la terre,  
Laisse à nous seuls tous les maux des partis.  
Fais oublier les horreurs de la guerre,  
De tes bienfaits nos cœurs seront le prix.  
Ah ! d'une plage, en crimes si fertile,  
Quand nous fuyons, pour nous mieux consoler,  
Sans demander quel parti nous exile,  
Tends-nous la main pour nous y rappeler.

## SCÈNE X.

LAGRENADE, ISMAÏL, VICTOIRE, FÉLIX,  
POLINY.

VICTOIRE (*allant au-devant d'Ismaïl*).

Eh bien, Ismaïl, as-tu obtenu quelque chose ? Mircourt  
peut-il partir ?

ISMAÏL.

Je ne sais rien encore ; j'ai vu le colonel entouré de ses  
officiers, je n'ai pas osé approcher ; Mircourt seul lui a  
parlé, et j'attends ici sa réponse. Je sens que je serai bien  
malheureuse si elle n'est pas favorable.

FÉLIX (*à part*).

Allons allons, il y a de l'amour sous jeu... Une sépa-  
ration, il y aura des pleurs, cela n'est pas gai, esquivons-  
nous. (*Haut.*) Eh bien ! Poliny, es-tu content de partir ?

POLINY.

En doutes-tu ? demande au captif qui voit briser sa  
chaîne s'il est content de respirer l'air pur de la liberté ?

FÉLIX.

Ton bagage est-il prêt ?

POLINY.

Je porte tout sur moi.

LAGRENADE.

Comme le voltigeur, pauvre, mais brave tout de même.

FÉLIX.

Ah ! je t'oubliais toi..., mon brave ami, viens donc avec nous. Avant de nous embarquer, nous viderons deux vieilles bouteilles que j'ai là et qui m'ont diablement l'air de valoir quelque chose. Aussi bien je crois qu'il y aura tout-à-l'heure ici des adieux un peu tristes, il ne faut pas déranger le sentiment.

LAGRENADE.

Allons, demi-tour, et en avant, marche !...

POLINY.

Volontiers ! allons boire au bonheur de la Grèce et à la gloire de la France... Viens-tu, Lagrenade ?

LAGRENADE.

Je crois bien que j'y vas ; ça ne peut pas me faire de mal, et je boirai bien un coup tout de même... Adieu, M<sup>lle</sup> Victoire, adieu belle Grecque, j'y vas. (*Bas à Ismail.*) Faut pas qu'on s'en aperçoive, mais ce sera toujours à votre santé..., suffit !...

## SCÈNE XI.

VICTOIRE, ISMAIL.

VICTOIRE.

Tu vas partir, bonne Ismail... Souviens-toi quelquefois des amis que tu laisses en France, et sois heureuse.

ISMAÏL.

Heureuse.... et le peut-on quand on a perdu celui qu'on aime ?

VICTOIRE.

C'est donc ben terrible l'amour... Je ne le connais pas encore, moi ; cependant....

ISMAÏL.

Ah ! redoute les peines qu'il cause.

VICTOIRE.

Ah ! bath, il y a du bon aussi, à ce qu'on dit, et j'ai ben envie de me risquer comme les autres.

ISMAÏL.

Que de tourmens tu te prépares !

VICTOIRE.

C'est vrai, depuis que tu es amoureuse tu es toujours d'une tristesse... Tiens, si tu n'avais pas l'air de tant souffrir, ça m'amuserait joliment. Et lui donc, il a l'air d'un fou; il va, il vient, il passe à côté de moi; je crois qu'il va me parler; ah ben oui! il est comme ça, la tête baissée, les mains croisées dans les poches, la démarche lente, il pousse de gros soupirs à vous fendre l'ame; ils sont ben drôles tout de même ces amoureux.

ISMAÏL.

N'insulte pas à des peines que tu ressentiras un jour.

VICTOIRE.

Mais tiens, en parlant d'amoureux, voilà Mircourt.

## SCÈNE XII.

VICTOIRE, ISMAIL, MIR COURT.

ISMAÏL (*courant au-devant de lui*).

Eh bien, Mircourt?

MIRCOURT.

Ils ne pourront jamais nous ôter notre amour, mais ils nous ôtent l'espérance.

ISMAÏL.

Que veux-tu dire?

MIRCOURT.

Nous sommes séparés à jamais!

ISMAÏL.

Grand dieu!

VICTOIRE.

Oh! les méchans!

MIRCOURT.

J'ai vainement supplié mon colonel de me laisser partir, il faut l'autorisation du gouvernement.

VICTOIRE.

Tiens, qu'est-ce que cela lui fait au gouvernement?... Un homme de plus ou de moins sur la quantité, c'est pas grand' chose, et je suis bien sûre que si le gouvernement savait que vous vous aimez comme ça, il accorderait tout de suite la permission.

MIRCOURT.

Au moment où je causais avec le colonel, on est venu lui apporter une dépêche ministérielle ; j'ai dû le quitter, mais je le reverrai , je le supplierai d'écrire pour moi au ministre. Je l'espère encore , Ismaïl , il obtiendra ce que je demande avec tant d'instance , et bientôt l'amour nous réunira pour jamais. Cédons en attendant à la nécessité et au devoir... Ismaïl , adieu.

ISMAÏL ( pleurant ).

Adieu , Mircourt...

MIRCOURT.

Point de larmes , je t'en supplie , point de larmes ; elles seraient trop puissantes sur mon cœur ; elles affaibliraient mon courage , et je sens que j'ai besoin de le conserver tout entier... Ton frère nous a tracé notre devoir , nous serons fidèles aux lois de l'honneur comme à celles de l'amour... Pauvres Grecs ! et moi aussi j'aurais été fier de pouvoir vous aider à reconquérir votre indépendance et votre place parmi les nations ; le destin s'y oppose , mais vous n'en triompherez pas moins.

AIR de la Sentinelle.

Combattez , Grecs , Dieu bénit vos drapeaux ,  
La liberté couronne la vaillance ;  
Chère Ismaïl , vas dire à ces héros  
Qu'ils ont encor de vrais amis en France.  
S'il leur faut d'autres défenseurs ,  
Parcours notre Europe à la ronde ;  
Tu dois entraîner tous les cœurs ,  
Avec de pareils recruteurs  
En un jour j'armerais le monde !  
Oui , tout le monde !

ISMAÏL.

Tu me rejoindras au moins aussitôt que tu seras libre ?

MIRCOURT.

Je le jure par ta patrie... Mais , qu'entends-je !...

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS , LAGRENADE , POLINY , FÉLIX ,  
LE COLONEL , MARINS , SOLDATS , TAMBOURS. ( On  
entend dans la coulisse un roulement , puis on bat le  
rappel. )

LAGRENADE.

C'est dommage d'être dérangés ; nous étions si bien ; mais

que veut dire le rappel à cette heure-ci!... Il y a du nouveau, je parie. (2<sup>me</sup> Roulement. Quelques soldats arrivent.)

MIRCOURT.

C'est le signal du départ.. Fatale séparation!... Adieu Poliny.... Adieu Félix.... Je vous la recommande, mes amis.

FÉLIX.

Sois tranquille... j'en réponds sur ma tête.

VICTOIRE.

Ça me fend le cœur. (3<sup>me</sup> Roulement. De nouveaux soldats arrivent.)

LE COLONEL ( des papiers à la main ).

Soldats, l'auguste monarque qui nous gouverne veut la gloire de notre patrie et le bonheur du monde. Il a résolu de mettre fin aux massacres des Grecs , et de rendre la paix et le bonheur à cette nation valeureuse. Ceux d'entre vous qui voudront embrasser une si noble cause, sont libres de s'embarquer à l'instant.

MIRCOURT.

O bonheur!... colonel, je pars... ( *Ismail presse la main de Mircourt.* )

PLUSIEURS SOLDATS.

Et moi aussi, et moi aussi... Nous partons tous. Vivent la France et les Grecs.

LAGRENADE.

J'en suis aussi, moi, ( *à part* ) et si le major attrape quelque chose, crac, je le remplace.

LE COLONEL.

Soldats, j'admire votre généreux enthousiasme, et j'y comptais. Mais vous êtes destinés à compléter les cadres de plusieurs autres régimens; en conséquence, les officiers et les sous-officiers ne sont point compris dans la permission.

MIRCOURT.

Quoi... je ne pourrais pas partir ?

LE COLONEL.

Non. Les ordres que j'ai reçus sont positifs : je suis désespéré de vous refuser, mais...

FÉLIX.

L'heure du départ est sonnée... Marins, aux chaloupes!

POLINY.

Braves Français, hâtez-vous de partir; ma patrie en deuil vous appelle; un seul jour peut sauver un millier d'esclaves... (*Les soldats se rangent au bord de la mer.*)

MIRCOURT.

Tous ils vont défendre le malheur et la liberté, et moi, moi seul que tant d'amour appelle, je suis enchaîné sur cette rive funeste... Colonel, de grâce....

LE COLONEL.

Je ne le puis...

MIRCOURT.

Dieu, quelle idée! colonel, tous les simples soldats peuvent partir?

LE COLONEL.

Sans doute....

MIRCOURT.

Eh bien, Ismaïl, rassure-toi; nous serons heureux!

AIR d'*Aristipe*.

Je puis enfin voler à la victoire  
Et partager leurs glorieux travaux,  
Un jour mon nom, riche de quelque gloire,  
De mes enfans ouvrira les berceaux.  
Oui, ces galons, qu'au péril de ma vie  
J'avais gagnés dans vingt combats,  
Sans regret je les sacrifie..... (*il les arrache.*)  
Je les regagnerai là-bas.

Vous permettez, colonel. Je ne suis plus que soldat, et je pars avec mes camarades.

LE COLONEL.

Ton dévouement ne restera pas sans récompense; pars, puisque tu le veux, je ne résiste plus; les bords de l'Archipel sont fertiles en lauriers, et un soldat comme toi doit en moissonner partout.

MIRCOURT.

Merci, colonel. (*Montrant Ismaïl.*) Voilà désormais mon chef de file.

LE COLONEL.

Partez, et soyez heureux. (*On entend le canon.*)

FÉLIX.

Écoutez !...

AIR de *Marianne*.

Oui, la Turquie aura beau faire,  
Nos soldats lui dam'ront le pion;  
La gloir' saluera not' bannière,  
Et l' Turc baissera pavillon.

Qu' par nous l'Hellène  
Brise sa chaîne ;

Tremble, vieux Turc, oppresseur d' la beauté.  
Pourrions-nous, braves,  
Laisser esclaves

Ces jeunes grecqu' dont l'air est si futé!  
Non, non, marchons, et puis qu'on s' touche,  
Et si l' sort veut nous arrêter,  
Gardons, pour nous faire sauter,  
Notre dernière cartouche. (*On entend le canon.*)

MIRCOURT.

Viens, Ismaïl, viens avec moi au bonheur.

ISMAÏL.

Et à la gloire. L'un ne va pas sans l'autre.

LE COLONEL.

Vive le Roi, vive la France !

TOUS.

Vive la Grèce ! (*On entend le canon.*)

MIRCOURT.

AIR du *vaudeville de Michel*.

Oui, partous, (*bis.*)  
Déjà le vent enfle la voile ;  
Cette étoile (*montrant sa croix d'honneur*)  
Va diriger nos pavillons.

ISMAÏL au public,

Vos soldats rangés au rivage  
Vont bientôt braver le hasard ;  
Daignez, messieurs, à leur courage  
Donner le signal du départ.

Vous qui des Grecs soulagiez la détresse,  
Vous qui pour eux formiez de nobles vœux,  
Applaudissez, en ce jour glorieux,  
A notre départ pour la Grèce.

CHŒUR.

Ah ! partons, etc.

*Roulement de tambour. Les soldats présentent les armes.  
La toile se baisse.*

FIN.

